

MON RETOUR DE CAPTIVITE

J'ai été fait prisonnier le 31 mai 1940 à Lille, Je ne vous raconterai pas les péripéties de mes débuts de captivité, toujours est-il que je me suis retrouvé affecté dans une ferme le 1^{er} juillet 1940, dans une petite localité d'une vingtaine d'exploitations plus ou moins importantes. C'était dans la province de Silésie, aujourd'hui territoire polonais. Je faisais partie du stalag VIII C. J'étais à 10 km à l'ouest du fleuve Oder, à 70 km de l'ancienne frontière polonaise, à 50 km de la Tchécoslovaquie.

Inutile de vous dire qu'une tentative d'évasion dans ce lointain pays était peine perdue. Un camarade a tenté le coup avec une boussole, une musette pleine de biscuits de guerre, quelques conserves et du chocolat. Deux mois après, il nous a fait parvenir de ses nouvelles : résultat négatif. Malade et épuisé, il s'était rendu aux autorités.

Dans ce petit village, nous étions de quinze à vingt prisonniers français à cultiver la terre, assez riche d'ailleurs dans cette région. Nous étions en contact direct avec la population. Entre nous, prisonniers français, existait une grande camaraderie mais avec les Allemands, le climat était plutôt tendu. Quand on se plaignait de la longueur de la captivité, ils nous répondaient : "C'est bien vous qui nous avez déclaré la guerre le 3 septembre ?" Que répondre ? Nous faisons un peu de résistance moralement quand nous leur disions qu'ils allaient perdre la guerre. Parfois cela allait plus loin quand un prisonnier mélangeait un peu de limaille de fer à la graisse pour lubrifier les roulements de la batteuse.

Puis vint la retraite de Russie et l'avance des Soviétiques jusqu'au bord de l'Oder. Le 23 janvier 1945, on entendait gronder le canon à l'est. A midi le maire du pays passe dans les maisons pour dire aux habitants de se préparer à évacuer à la tombée de la nuit,

Il aurait fallu un cœur de pierre pour ne pas s'apitoyer sur le sort de mes patrons. En effet, la veille, mon patron qui avait été blessé par une grenade sur le front russe, était revenu chez lui, aveugle. Il a fallu préparer le chariot dans lequel j'ai entassé de la farine, de la viande de porc, du pain, les bijoux de la famille, tout ce qu'il y avait de précieux. Il a fallu encore fabriquer un attelage pour mettre une calèche en remorque au chariot. Dans la calèche sont montés la femme, la belle-mère de mon patron, sa fille âgée de six ans et lui qui n'y voyait plus.

A la nuit tout le village est parti, en convoi, en direction du sud. Il faisait très froid, moins vingt degrés. Il y avait de la neige. Les chevaux peinaient pour tirer les chariots dont les roues crissaient sur la neige gelée. Pas un nuage, un clair de lune éblouissant. Ce qui m'a le plus frappé et dont je garderai toujours la vision, c'est un grand rond autour de la lune, comme une voie lactée, et dans ce rond comme une sorte de croix avec l'astre au milieu. J'ai demandé à des gens âgés du groupe ce que cela signifiait. Ils m'ont répondu que c'était le signe de grands malheurs et qu'ils avaient déjà vu ce phénomène en 1918.

Je n'ai accompagné le convoi qu'une nuit. Le lendemain je me suis mis avec un commando de prisonniers français. Ils évacuaient, eux aussi, les rives de l'Oder, Je me suis joint à eux, avec quatre de mes camarades car je craignais que les avions russes bombardent les colonnes de civils. Par la suite j'ai regretté ce geste. Le groupe que j'avais rejoint n'a été libre que trois ou quatre jours. Ensuite nous avons été repris en charge par des soldats allemands et plus ou moins malmenés.

Après cela nous avons fait un parcours de 550 km, à pied bien sûr» à travers les provinces de Silésie, de Saxe et de Thuringe. Nous couchions, soit dehors : terrains de sport ou parcs à bestiaux, soit dans des usines désaffectées, des granges ou des hangars à paille, toujours sous la garde vigilante de soldats allemands armés.

Le ravitaillement n'arrivait pas tous les jours. Parfois nous avions un demi-litre de soupe de choux ou de légumes et souvent de la pulpe de betterave à sucre cuite à l'eau. En principe on avait un pain de seigle de

1,5 kg pour huit avec une boîte de poisson pour neuf ou un peu de margarine. Nous étions environ mille hommes à vivre ainsi.

Du 28 février au 10 mars nous restons dans un camp : le stalag IX C à Bad Sulza, en Thuringe. Pendant dix jours nous dormons dans une usine désaffectée, si serrés que nous ne pouvons pas nous étendre, dans une saleté et une poussière effroyables. Puis nouveau départ à pied pour aller travailler en commando en direction de l'ouest, Nous avons encore parcouru 115 km. Lorsque nous nous asseyions pour une petite halte nous avions tous des vertiges au moment de repartir tellement nous étions affaiblis. Les derniers km ont été parcourus en train, un trajet de deux heures et demie pour arriver enfin dans un commando où il y avait déjà vingt Français.

Je suis à nouveau dans une ferme où de braves paysans, un couple déjà âgé, sont, avec moi, d'une gentillesse exceptionnelle. Ils me considèrent comme leur fils, sans pourtant me connaître. Il faut dire qu'ils sont démoralisés n'ayant aucune nouvelle, depuis trois mois, de leurs trois fils mobilisés.

A partir du 20 mars nous entendons toujours tonner le canon. Les alertes se répètent. Le grondement se rapproche de jour en jour, venant de l'ouest. Enfin le mercredi 4 avril à 14 h 30, passe sur la route une colonne de sept ou huit blindés américains suivis d'une multitude de jeeps. Nous n'avions encore jamais vu ce véhicule. Aucun coup de feu n'a été tiré parce qu'un grand drapeau blanc avait été hissé par les autorités du village au sommet du clocher. La plupart des fenêtres ont aussi des drapeaux blancs.

Tout le monde est heureux, même la population civile qui en a assez de cette longue guerre. Les prisonniers français sont émus devant leur local. Un gars de chez nous entonne la Marseillaise que tout le monde reprend à pleins poumons, dans un garde-à-vous impeccable,

Aussitôt après nous apprenons qu'un Allemand nazi a promis de faire sauter notre "Lager" (local) alors, à la tombée de la nuit, nous veillons. Il y a même un tour de garde établi jusqu'au jour.

Le jeudi 5 avril, dans la matinée, un autre groupe de dix blindés traverse le village sans s'arrêter. Vendredi 6 ; nous allons travailler dans nos fermes respectives en attendant l'armée américaine qui arrive l'après-midi.

En une demi-heure, les soldats américains font évacuer les maisons qui leur plaisent pour s'y installer et ne ménagent pas du tout la population. Ils fouillent les caves et réquisitionnent les vins ou liqueurs sous la conduite des prisonniers français qui sont là depuis longtemps et qui connaissent les bonnes maisons,

Il nous est interdit de travailler, nous allons à la ferme seulement pour manger. Des soldats américains nous ont amené un poste de T.S.F, pris chez un Allemand et nous prenons beaucoup d'informations venant de France. La radio nous donne des indications concernant les prisonniers français : "Restez groupés, ne prenez pas la route isolément". Nous patientons donc mais nous trouvons le temps long et nous avons hâte de retrouver la France.

Samedi 21 avril nous réquisitionnons un paysan avec un chariot et ses chevaux pour nous emmener à une quinzaine de kilomètres. Puis nous sommes pris en charge par la police américaine qui nous embarque dans des camions jusqu'à Mayence où il y a un centre d'accueil pour les prisonniers. La ville de Francfort est entièrement démolie, rares sont les maisons habitables. Nous arrivons à Mayence, entièrement détruite aussi, surtout avant de traverser le Rhin* Plus de ponts debout. Nous ressentons un soulagement après avoir traversé le fleuve. On se sent un peu séparé de l'Allemagne.

De Mayence, nous allons en train jusqu'à Thionville où je dois accomplir les formalités pour le rapatriement. Je suis à Thionville le jeudi 26 avril 1945. La route du retour est longue puisque je n'arrive à Montbrison que le 29 avril 1945.

Jean Chambon